

> Fondation «Gamaraal»: la dignité au soir de la vie

Son grand-père, un survivant de la Shoah, a donné à Anita Winter un message important à transmettre...

Sur l'avant-bras de mon grand-père, pas de numéro tatoué comme on en voit chez beaucoup d'autres survivants de la Shoah. Mais cela ne veut pas dire grand-chose. Après son décès, j'ai commencé à me plonger dans les archives et j'y ai trouvé des renseignements attestant qu'il avait dû passer par un camp de concentration. Il n'en avait jamais dit un seul mot.

Une phrase de lui m'a beaucoup marquée et accompagnée toute ma vie: «Ecoute-moi, ma chérie, m'avait-il dit quand j'étais petite, les nazis m'ont tout pris durant la guerre: mes parents, mes frères et sœurs, ma fortune, ma dignité, et même mon nom. Tu peux tout perdre dans la vie mais il n'y a qu'une seule chose que personne ne peut te prendre, c'est ta formation et ton éducation.»

À mes parents, tous deux nés en Allemagne, on a refusé la formation, pour la seule raison qu'ils étaient juifs. Mon père a dû quitter l'école à Heilbronn à douze ans: les Juifs n'y étaient plus admis. Ma mère a passé toute son enfance en fuite permanente ou cachée. Je n'ai compris qu'elle n'avait pas eu la possibilité d'aller à l'école qu'au moment où je fus une écolière moi-même, à Baden, et qu'elle n'était pas en mesure de m'aider pour mes devoirs. J'ai pris conscience de ce que cela signifie de refuser à un être humain la possibilité de se former.

J'ai aimé mon grand-père par-dessus tout. Après la fin de la Seconde Guerre mondiale, il a émigré en Israël, mais il n'a pas supporté le climat à cause

d'une malaria qu'il avait contractée dans le passé. Il est donc retourné en Allemagne – dans ce pays qui lui avait causé tant de souffrance.

Je lui ai rendu visite à Stuttgart le plus souvent possible. Lorsque, dans les années septante, mon grand-père et moi allions dans un café, j'observais toujours clandestinement les autres clients et me demandais s'il y



en avait un parmi eux qui avait tué des membres de ma famille. Bien sûr ce n'est pas politiquement correct de dire cela, mais j'étais alors une enfant.

Mon grand-père m'a peu parlé de ses expériences traumatiques pendant la Shoah, car il voulait me protéger. Il s'est engagé après la guerre pour le rétablissement de la vie juive en Allemagne et pour le dialogue judéo-chrétien. Quand il a reçu la Croix fédérale allemande du mérite (*ndlr*: Bundesverdienstskreuz) pour cet engagement – décernée, ironie de l'histoire, par le fils de Rommel, à l'époque le maire de Stuttgart – j'assistais, toute fière, à la cérémonie.

La Fondation «Gamaraal», que j'ai mise sur pied il y a trois ans, me tient très à cœur. Je trouve incroyable que la moitié des quelque 500'000 victimes de la Shoah encore en vie dans le monde entier soit frappée par la pauvreté. Ces personnes souffrent aujourd'hui encore de traumatismes ineffaçables. Et, de plus, la détresse financière assombrit encore leur quotidien. Il est important pour moi d'apporter ma contribution afin de leur permettre de vivre le crépuscule de leur vie dignement. Ce projet est porté par des fondations, des banques et des personnes privées, parmi lesquelles aussi des survivants de l'Holocauste, qui jouissent d'une bonne situation financière. Il arrive aussi que des enfants de nazis prennent contact avec nous et nous disent: «Enfin nous pouvons faire un petit quelque chose en guise de réparation». La reconnaissance du côté des survivants est grande; ils m'écrivent des mots de remerciement qui me vont au cœur. Mais ils expriment aussi leurs souffrances et leur solitude. Cela me touche infiniment.

Nous mettons des écoles en contact avec des témoins de l'époque dans le cadre du travail d'éducation et de sensibilisation à la Shoah. Je voudrais que leurs biographies soient entendues. Pour moi, la formation n'est pas seulement le transfert du savoir mais aussi de l'intelligence du cœur et des émotions. La majorité des survivants sont aujourd'hui âgés de plus de quatre-vingts ans. Nous sommes, historiquement, dans une période de transition: avec ces derniers survivants, ce sont les derniers témoins de l'époque qui vont mourir.